

## **Les trois sources de mon amour pour le théâtre**

---

Quand et comment je suis tombé amoureux du théâtre... Je me suis posé assez tard cette question, cinq décennies après que « l'irréparable » ne se produise... Sans doute, il fallait une accumulation conséquente de temps pour que les réponses surgissent de ma mémoire affective avec une grande clarté.

Rien ne m'avait prédestiné, dans ma petite ville natale, Rădăuți, située au nord de la Roumanie, à une carrière d'auteur dramatique. Dans ma famille, je n'avais ni comédiens, ni metteurs en scène, bien que ma mère était éducatrice et qu'à la fin de chaque année scolaire elle « montait » un spectacle avec les enfants. Les représentations théâtrales étaient rares sur la scène de la Maison de la culture de Rădăuți, et je ne me souviens pas d'avoir été marqué d'une manière forte, dans mon enfance et dans mon adolescence, par l'une de ces prestations artistiques. Par contre, je trouvais plus intéressant, à l'époque où j'apprenais à lire et à écrire, les moments théâtraux qui passaient vers 20 heures sur les ondes de la Radio roumaine dans le cadre d'une émission intitulée « Bonne nuit, les enfants ». Il s'agissait de courtes histoires racontées avec beaucoup de talent par un comédien, tous les soirs, à destination des tout petits avant qu'ils n'aillent se coucher.

Mon premier choc visuel devant quelque chose que je pourrais appeler « un spectacle » s'est produit dans le village de mes grands-parents maternels, Horodnic, où j'allais très souvent et où je passais presque toutes mes vacances. C'est là que j'ai découvert ce que je peux maintenant considérer comme la première source de mon intérêt pour « le spectacle vivant » : les traditions populaires, les rituels et les cérémonies qui marquaient soit certains moments de la vie des gens, soit certains moments de l'année.

Les mariages, les baptêmes, les enterrements, les carêmes et d'autres fêtes religieuses (Pâques et Noël) ainsi que les rituels carnavalesques du Nouvel An ont été pour moi autant de rencontres avec le miracle. J'assistais avec étonnement et émotion à quelque chose qui était à la fois festif et sacré, à quelque chose qui sortait de la normalité même si les 'acteurs' de ces cérémonies, des gens normaux que je connaissais si bien, étaient parfois mes propres cousins et cousines, mes propres oncles et tantes.

Par quel talent caché se transformaient-elles, les sœurs de ma mère, des paysannes fatiguées en déesses lumineuses capables de chanter et de danser, ou de réciter de longs poèmes pleins de significations mystérieuses ? Cette transformation totale des gens, en périodes de fêtes, où à l'occasion de certaines cérémonies (heureuses ou tristes) de la vie de famille ou de village, a été pour moi une source inépuisable d'émerveillement. Dans ma mémoire sont restés gravés d'innombrables épisodes de ce genre.

Par exemple, les funérailles d'un oncle, mort jeune à l'âge de seulement 20 ans. Comme la mort l'avait « fauché » puceau, la tradition voulait qu'il soit accompagné lors de son dernier voyage par une « mariée », et l'une des filles du village s'est offerte pour assumer ce « rôle »... Le monde rural, tel que je l'ai connu dans ma région natale, la Bucovine, dans les années '60 du siècle dernier, malgré le désastre provoqué par « l'agriculture socialiste », préservait toujours un lien étroit avec quelque chose d'ancestral qui avait le goût de l'éternité. C'est ainsi que j'ai eu une révélation : dans ce monde des paysans écrasés par l'histoire il y avait un ordre cosmique ! Plus précisément, chaque instant de la vie et de l'année devait être rythmé par un rituel. Ce qui marquait la différence entre *le cosmos* et *le chaos*. Tout ce qui se passe dans un monde organisé (*le cosmos*) a du sens. Et lorsqu'une communauté oublie ses rituels et s'éloigne de ses racines, c'est le désordre qui commence (*le chaos*).

Plus tard, le théâtre m'est apparu comme une recherche parfois tonique et parfois désespérée des rituels perdus ou oubliés, des cérémonies qui donnent un sens aux moments cruciaux de la vie.

Une deuxième source de mon amour pour le théâtre a été le cirque. Plus précisément, le cirque qui venait une fois par an à Rădăuți. Lorsque les caravanes d'artistes et de clowns, ainsi que les animaux dressés entraient dans la ville, il se passait quelque chose de miraculeux (voilà que je dois utiliser de nouveau ce mot) : le miracle entraînait lui aussi dans ma ville prédestinée plutôt à un rythme de vie monotone. Le cirque apportait des couleurs vives, des sons inhabituels, des arômes spéciaux. Soudain, la vie de la ville était perturbée, il se produisait une sorte de décharge électrique dans l'air, tout le monde se pressait sous le chapiteau du cirque pour assister à une cérémonie excentrique, à un moment d'émotion pure, d'excitation visuelle et sensorielle maximale.

Pour moi, c'étaient les clowns les personnages les plus fabuleux, c'étaient eux qui m'électrisaient et qui suscitaient en moi les émerveillements les plus profonds. La virtuosité des trapézistes et des cavaliers me semblait moins intéressante que l'agitation des clowns et leurs numéros systématiquement « ratés ».

Le comique du clown, en même temps poétique et grotesque, avait pour signification une forme d'invitation à un moment de folie collective, et rompait les liens avec la banalité et la normalité. C'est alors, je crois, que j'ai commencé à comprendre une chose essentielle, à savoir que l'artiste est par sa nature un perturbateur professionnel de normalité, de commodité, de dogmes et de préjugés.

Pendant trois ou quatre jours, le temps que le cirque restait en ville, dans l'âme de chacun s'ouvrait une fenêtre vers autre chose, vers la fantaisie et vers l'insolence. Le cirque offrait à chaque spectateur l'opportunité d'une évasion. On pouvait s'évader de la monotonie de sa vie personnelle mais aussi de la cage de la société totalitaire. Quelque chose de subversif mais impossible à censurer se cachait dans le spectacle des artistes de cirque, quelque chose qui était plus fort que toute forme de dictature ou tout précepte religieux. J'ai toujours aimé les clowns pour leur mission de perturbateurs de l'ordre public.

La troisième source de ma fascination pour le théâtre a été Ion Luca Caragiale, l'auteur dramatique roumain le plus important de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un esprit satirique

et caustique sans égal. Mais ce ne sont pas les pièces de Caragiale qui m'ont marqué en premier lieu car c'est assez tard, quand j'étais étudiant à Bucarest, après 1976, que j'ai vu pour la première fois ses pièces bien montées. Caragiale a d'abord ouvert mon goût pour la lecture grâce à ses formes courtes, des morceaux de prose sous-intitulés « moments » et « croquis ». Ce sont les premiers textes littéraires dont je suis tombé amoureux quand j'étais pré-adolescent, et que j'ai aimé viscéralement. Je les lisais et les relisais avec passion, et leur saveur m'a poussé à m'essayer, moi aussi, à l'écriture.

Les « moments » et les « croquis » de Caragiale étaient faciles à lire, n'avaient pas l'air d'être sophistiqués, me faisaient rire et surtout... je visualisais tout instantanément. L'art du dialogue chez Caragiale atteint la perfection dans ses formes courtes (ou ses micro-histoires), de la même manière que dans ses pièces il excelle dans l'art de la réplique.

Ce que Caragiale réussissait avec un talent de prestidigitateur c'était de me faire immédiatement imaginer, après seulement un bref échange de mots, les personnages respectifs... Son secret de « fabrication littéraire » m'a troublé dès le début : ses pages comportaient une très grande « économie » de moyens mais elles produisaient des effets émotionnels gigantesques.

Seulement quelques mots prononcés ou échangés par les personnages, et immédiatement surgissaient des portraits moraux, les contradictions intérieures criantes des personnages devenaient évidentes, ou bien on décelait leur bassesse d'esprit, leur perfidie ou leur côté ridicule. Le premier contact avec ce que j'ai appelé plus tard la dimension absurde du langage je l'ai eu lorsque j'ai lu le récit intitulé « Grande chaleur ». Les répétitions (avec leurs subtilités), les minauderies mentales des personnages suggérées par leurs paroles incongrues ou extrêmement précieuses, ainsi que d'autres pirouettes stylistiques de l'arsenal *caragialien* m'ont incité à jouer à mon tour avec les mots, à les extraire des alvéoles des manuels pour les replacer dans de nouveaux contextes.

Caragiale captait la comédie de la vie et le spectacle de la banalité quotidienne de son époque, mais il me donnait aussi une leçon sur la façon dont la société doit être observée avec ses tics, ses caricatures, ses frustrations.

Caragiale a été mon premier maître au sens littéraire, c'est à lui que je dois mon attirance pour le théâtre comme genre littéraire. C'est pour cette raison que je lui ai rendu hommage en publiant en 2019, à mon tour, un recueil de « moments » et de « croquis » intitulés *Théâtre vague*.

Matei Vişniec  
visniec@yahoo.fr